

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 13

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

froides consolations à la nièce de l'armateur...

Claudius s'approcha de Léontine, lui prit la main qu'il pressa avec une effusion attendrie. Léontine était tout entière à ce nouveau deuil qui lui rappelait tous les autres deuils de sa vie...

Le vieux marin fut enseveli au cimetière Montparnasse. Un monument pieux lui fut élevé, au nom de sa nièce, par les soins de Claudius, demeuré l'ami discret et fidèle de la jeune orpheline.

Quelques jours s'écoulèrent, après lesquels Claudius crut devoir faire à M^{lle} Léontine une seconde visite de condoléances ; et, pensait-il, ce sera probablement la dernière.

M^{lle} Léontine le reçut dans ce qui avait été la chambre du vieil armateur et qui servait maintenant de salon. Le portrait de M. Philippon, appendu au mur en face de la porte d'entrée, sembla inviter Claudius à s'asseoir encore auprès de la table de jeu. Claudius contempla un instant le portrait de son pauvre ami et, après les compliments d'usage, il offrit à la jeune fille ses bons services pour le cas où quelque pénible affaire du dehors pourrait lui être confiée.

M^{lle} Léontine le remercia, en lui témoignant sa gratitude.

Elle avait des larmes dans la voix.

— Tout, dit-elle, a été réglé. Le notaire de mon oncle s'est généreusement employé pour mener à bonne fin tout ce qui pouvait offrir des difficultés. Je suis, d'ailleurs, l'unique héritière de mon oncle... Cette fortune m'est à charge !... Quelle triste destinée que la mienne ! J'ai vu mes parents s'éteindre dans la pauvreté ; ma jeunesse n'a connu que les soucis et les peines. J'ai passé avec mon cher oncle deux années de bien-être paisible ; il meurt et me voilà seule au monde ! Mais c'est assez parler de moi... ma solitude me plaît, d'ailleurs, et Dieu aidant, mon pauvre cœur vivra de ses souvenirs.

En présence de cette belle jeune fille, vêtue de deuil et tout en larmes, Claudius était comme anéanti dans l'ivresse des impressions tumultueuses qui remplissaient son âme. Il s'épouvantait à la pensée de ce qui lui semblait une révélation de son cœur à lui-même ; il avait peur d'aimer cette riche héritière qu'il croyait si loin de lui. Car Claudius avait de l'amour une idée peu vulgaire ; c'était à ses yeux la plus sainte des choses, comme un parfum céleste que Dieu confie à ce vase sacré qui est le cœur humain. L'amour, disait-il, c'est le sacrifice fait homme.

— Mademoiselle, dit enfin Claudius, après un moment de douloureux silence, je déplore doublement, croyez-le bien, le malheur qui vous frappe. J'ai perdu un ami et je me vois contraint, par les bien-séances, à ne plus vous revoir ; je suis venu vous faire mes adieux.

— Je vous reconnais bien là, monsieur Claudius, répondit Léontine, redevenue maîtresse d'elle-même ; ce que je n'aurais pas eu le courage de vous demander, vous le décidez vous-même en galant

homme que vous êtes... Adieu donc ! N'oubliez pas nos bonnes soirées d'autrefois. Si un événement marquant de votre vie survenait, je serais heureuse d'en recevoir de vous la nouvelle.

— Quoi donc, mademoiselle ? Et que peut-il bien m'arriver ?

— Vous avez été bon, complaisant pour mon oncle ; rappelez-vous ce qu'il vous dit dès votre première visite, et qu'il me répéta lui-même : *Celui vous portera bonheur !*

— Oui, comme dans la romance, dit Claudius en souriant, mais très ému... Que peut-il m'arriver d'heureux ?... Ma destinée est d'être seul... absolument comme vous ; et, comme vous, je dis que, Dieu aidant, mon pauvre cœur vivra de ses souvenirs...

— Vous vous marierez bientôt... on en a parlé, reprit Léontine d'un ton qui surprit Claudius.

— On en parle déjà ! Ah ! les habiles gens ! Mais comment ai-je pu donner lieu à ces propos ?... Il faudrait, pour cela, qu'une femme, un ange semblable à vous, pure, douce, belle, se rencontrât sur ma voie... Où la trouver ? Mon Dieu, où la trouver ?... Si elle était riche, voudrait-elle de ma position modeste et oserais-je jamais prétendre à sa main ?... Mais que dit-on encore ?

— On dit, répondit Léontine, avec un aplomb charmant, que vous allez demander la main d'une jeune orpheline à qui son oncle, en mourant, a manifesté le désir de la voir l'épouse chérie d'un homme tel que vous... Est-ce vrai ?

Un silence suivit ces paroles. Claudius pleurait ; puis, prenant la main de Léontine et la portant à ses lèvres, il s'écria :
— Accordez-la-moi donc, cette main !... et...

— Et nous serons heureux, n'est-ce pas ? cher et généreux distrait, dit Léontine riant et pleurant tout à la fois...

Le lecteur voudra bien croire, maintenant, que si Claudius était sans malice, on ne peut tout à fait en dire autant de Léontine.

G. D'ARÉLAS.

On nous communique cette jolie anecdote sur la jeunesse de Gounod, le célèbre compositeur de *Faust* :

« Charles Gounod, étant au collège, montrait déjà un goût très prononcé pour la musique. On l'avait maintes fois, pendant les leçons, surpris à écrire des notes et à en couvrir des pages entières. Ses parents, qui ne voulaient pas qu'il devint musicien, étaient fort contrariés par cette disposition, complètement opposée à leurs idées ; aussi vinrent-ils au collège, et là ils eurent une longue conférence avec le proviseur, M. Pailleron, auquel ils firent part de leurs inquiétudes. Les parents partis, M. Pailleron fit venir à lui le petit Gounod et lui reprocha sévèrement d'avoir encore écrit des notes. L'enfant, sans

se laisser troubler, répondit qu'il voulait être musicien. Le proviseur, pour éprouver le talent du petit Charles, comme il l'appelait, lui dit de composer une nouvelle musique sur la chanson de Joseph : *A peine au sortir de l'enfance...* C'était pendant la récréation ; avant qu'elle fût terminée, Charles Gounod était déjà revenu avec une page recouverte de musique. Le proviseur, fort étonné, lui dit de chanter ce qu'il avait composé. Gounod se mit au piano, chanta en s'accompagnant et fit pleurer M. Pailleron. Celui-ci lui dit alors en l'embrassant :

— Ah ! ma foi, ils diront ce qu'ils voudront, fais de la musique ! »

L'otographe.

Cein que y'a dè pe molési quand l'est qu'on va à l'écoula, c'est d'apprendre à fèrè lè thèmes ; et devant qu'on pouèssè fèrè *béné*, clliào tsancrès d'S baillont bin dâo fi à retoudrè. L'est veré, assebin, que clliào qu'ont einveintà l'otographe ont tant eimbrouilli lè z'affèrès, que cein n'a pas lo bon san ; kâ vo font mettrè tantou on S tantou onna Z et pi onco dâi iadzo on X, quand tot sè porrà écrire la méma tsouze. Ora, porquie faut te écrire lè pâi avoué quiet on fâ la soupa : les pois ; lè pâi que y'a su la carcasse dâi bitès : les pois ; la pédze : la poix ; lè mâts d'ébalancès et dè relodzo : les poids ; et quand oquie cheint mau : pouah ! ? Tot cein ne sai qu'à eimbètâ lè z'einfants et lè régents, et quand on écrit onna lettra, on vo dit que vo z'ètès 'na fotiâ bête se vo n'écridè pas justo coumeint dein la grammère. Lè municipalità dévetront bin mettrè oodrè à cein, et on arâi pequa fauta dè clliào cou complémentaires, que y'a ti lè z'ans on dzo dè fotu quand clliào régents dè vela vignont fèrè la vesita po lè valottets que sont dza frou dè l'écoula et que dussont allâ à la veillâ.

Ora, mémameint clliào que sont gaillâ éduquâ sont pas adé d'accoo quand faut écrire on mot ; cein dépeind coumeint on peinsè, et se clliào que n'ont pas réson sont dâi fins greliets, vo pâovont provâ coumeint dou et dou font quatre que l'écrisont justo. C'est tot coumeint lè z'avocats, quand minont lo mor ein tribunal : à mésoura qu'on ein oût ion, on est d'obedzi dè trovâ que l'a réson.

Attitâ-vâi stasse :

Noutron mâidzo n'écrit pas tant bin, kâ quand on vai sè z'ordonnancès que l'écrit po lè malado, diabe lo pas qu'on lâi vai bé ; on derâi que l'est 'na dzenelhie qu'a grevatâ su on bocon dè papâi ; et faut que l'apotiquière